



Université de Montréal

*Le temps des Éboulements*  
**suivi de**  
*Virtuosité de l'émerveillement chez Christian Bobin*

par Sévrine Dumais

Département des littératures de langue française  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté  
en vue de l'obtention du grade de maîtrise  
en littératures de langue française  
option recherche-crédation

septembre 2017

© Sévrine Dumais, 2017

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé  
*Le temps des Éboulements*  
**suivi de**  
*Virtuosité de l'émerveillement chez Christian Bobin*

par Sévrine Dumais

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Jean-Simon Desrochers  
Président-rapporteur

Marie-Pascale Huglo  
Directrice de recherche

Lucie Bourrassa  
Membre du jury

## Résumé

*Le Temps des Éboulements*, première partie de ce mémoire, est un roman à caractère poétique racontant les histoires parallèles de Marie-Hélène Cardinal, une jeune femme qui, après de lourdes épreuves à l'étranger, décide de revenir dans son Charlevoix natal et d'Antoine Cardinal, son père gravement malade qui chérit l'espoir de revoir sa fille avant de mourir. Deux vies, donc, reliées par le sang mais éloignées par un océan, qui tentent de se rejoindre mais qui subissent les contrecoups d'une communication difficile. Derrière ce récit, la fresque référendaire qui a déchiré Québec, l'amour familial et la jeunesse en quête de liberté.

L'essai intitulé *Virtuosité de l'émerveillement chez Christian Bobin* s'intéresse, quant à lui, aux récits poétiques de l'auteur dans leur dimension intermédiaire. Il sera plus particulièrement question de *L'Homme-joie*, œuvre où se côtoient les médias visuels et sonores au service de l'écriture de l'émerveillement et du réenchantement, afin de changer la perception du réel qu'entretient le lecteur.

**Mots-clés** : Christian Bobin, émerveillement, intermédialité, récit poétique

## Abstract

*Le Temps des Éboulements* is a poetic novel about the parallel stories of Marie-Hélène Cardinal, a young woman who, after difficult times abroad, decides to return to her native Charlevoix and of 'Antoine Cardinal, his gravely ill father who cherishes the hope of seeing his daughter again before dying. Two lives, therefore, linked by blood but separated by an ocean, who try to join but are subject to the disruptions of a difficult communication. Behind this story, the referendum fresco that tore Quebec during the last century, family love and youth looking for liberty.

The essay entitled *Virtuosité de l'émerveillement chez Christian Bobin* is concerned with the poetic narratives of the author in their intermediate dimension. It will be more particularly about *L'Homme-joie*, a book in which the visual and sound medias coexist in the service of the writing of wonder and re-enchantment, in order to change the perception of reality of the reader.

**Keywords** : Christian Bobin, wonder, intermediality, poetic

## Table des matières

Résumé.....	i
Abstract.....	ii
Table des matières.....	iii
Liste des illustrations.....	v
Remerciements.....	vii
Le temps des Éboulements.....	1
Prologue.....	2
Première partie : Félix.....	4
1. L'orage.....	5
2. Marie-Hélène.....	10
3. Noah.....	18
4. Félix.....	24
5. Aller simple.....	27
6. L'étrangère.....	31
Seconde partie : Antoine.....	37
1. Québec-Montréal.....	38
2. Pour Marie.....	44
3. Le grenier.....	50
Troisième partie : Les Éboulements.....	54
1. Retour aux sources.....	55
2. L'héritage.....	59
ÉPILOGUE.....	66
Virtuosité de l'émerveillement chez Christian Bobin.....	71
INTRODUCTION.....	72
Ce qu'on en a dit.....	74
<i>L'Homme-joie</i> et autres textes.....	77
L'émerveillement.....	79

Le récit poétique .....	81
La voix comme point de tension dans l'écriture de l'émerveillement.....	85
La mémoire au service de l'émerveillement.....	87
CONCLUSION.....	91
BIBLIOGRAPHIE.....	92

## Liste des illustrations

Anis.....	9
Suzanne.....	17
Noah.....	23
Amsterdam.....	30
Charlevoix.....	34
Charlevoix.....	35
L'église.....	70



*À mon père*

## Remerciements

Je tiens à remercier, tout d'abord, ma directrice, Marie-Pascale Huglo, pour ses conseils judicieux, sa disponibilité et ses mots justes. Elle a su me guider à chaque étape de ma rédaction, m'encourager dans mes élans de créativité et me ramener à l'essentiel lorsque nécessaire. Je remercie aussi le Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal qui a mis sur ma route des cours et séminaires variés, des professeurs inspirants et des lectures formatrices qui m'ont grandement aidée dans mon cheminement littéraire. Mes remerciements s'adressent entre autres à Monsieur Jean-Marc Larrue qui a éveillé en moi un intérêt marqué pour l'intermédialité.

Un merci tout spécial à Gabriel pour son amour, sa compréhension, sa patience et son regard critique ainsi qu'à ma mère pour son dévouement, ses encouragements, sa générosité et son soutien. Sans vous, je n'aurais pu atteindre plusieurs de mes objectifs.

# **Le temps des Éboulements**

## **Prologue**

Au large du Saint-Laurent, les oies reines font fi des marées et volent contre le vent. La nature t'enlace dans ta solitude. Plus rien n'a de sens.

Tu écoutes le silence et y entends les échos d'une vie passée, de souvenirs brisés.

La nuit dernière, tu n'as pas dormi. Dans la chambre d'amis, tu as fait les cent pas jusqu'à ne plus pouvoir tenir sur tes pieds. Et tu as pleuré. Pleuré comme jamais.

Ton visage étiré ce matin signale la lourdeur de ton chagrin.

Du haut de la colline, dos à la maison, tu regardes le fleuve, mais n'y vois rien vraiment. Devant toi défilent l'enfance et l'amour comme des films maison dont les cassettes, fatiguées, auraient saccagé quelques scènes.

Évelyne s'approche de toi, te serre dans ses bras. Sa douleur, la tienne, un bouquet d'émotions. Elle ne dit rien. Elle sait que tu n'as pas envie de dire quoi que ce soit. Les mots te manquent. Tu aimerais crier pour qu'on t'entende jusqu'à Montréal, mais ta voix s'est éteinte.

Le silence, ce linceul.

Encore une fois, la vie t'a déçue. Elle a tué l'amour une troisième fois.

À quoi bon continuer?

## **Première partie : Félix**

## **1. L'orage**

*Dans le port d'Amsterdam  
Y'a des marins qui boivent  
Et qui boivent et reboivent  
Et qui reboivent encore  
Ils boivent à la santé  
Des putains d'Amsterdam*

Et vlan! La porte qui claque.

Tu te retrouves toute seule sur le trottoir, tes deux minuscules valises de chaque côté de ton corps frêle. Assise par terre sur la pierre humide, tu sens l'eau de pluie qui file sous ta jupe et tu frissonnes. Amsterdam pleure. La vie, la nuit après l'orage. Votre orage. Vous avez explosé. Une vraie tempête magnétique. Les éclairs dans les yeux de l'homme que tu as tant aimé t'ont atteint au cœur. Il t'a tout reproché; ta paresse, ton pessimisme, ton manque de courage. Il a entassé tes affaires, en a cassé d'autres. Tes cassettes, tes livres, tes dessins, tes histoires, tes sentiments. Tes souvenirs en éclats sur le mur du salon. Entre les deux fenêtres, au sol, des morceaux d'existences brisées, des parcelles de parcours tout autour dans l'appartement blanc. Tes photos, déchirées. Tes vêtements, lacérés. Il en avait marre. Marre de toi, marre de cette histoire qui ne menait à rien. Et toi qui désirais continuer, persévérer, essayer encore. Trop tard maintenant. La porte est fermée. Il a pris soin de t'enlever ta clé. Et te voilà abandonnée dehors à regarder l'eau perler sur les vitres des voitures, à te demander ce que tu deviendras, toi qui, tout d'un coup, n'es presque plus rien.

Il voulait un enfant. Tu lui en as donné un; une petite fille. Vous l'avez aimée avant qu'elle se montre le bout du nez, peut-être trop. Est-ce possible? Félix est morte dans ton ventre.



Toute seule, comme une grande. Ton corps, son cercueil. Le jour, elle ne l'a pas vu. Sa naissance n'a pas eu lieu. La vie qui s'éclipse sans être arrivée. Après, entre Noah et toi, plus rien n'a été pareil. Tu as eu peur de recommencer, de revivre ce suicide intracorporel. Mais il a insisté. Au bout du logement, tournée sur la cour, la chambre de Félix était prête. Tu avais peint sur les murs les animaux des fables de La Fontaine. Entre le corbeau et le renard, Noah avait posé le lit et la commode qu'il avait fabriqués de ses mains, avait suspendu des voilages autour des fenêtres. Les murs azurs portaient des accents d'infini. Et la lumière du soleil qui entrait dorait le parquet. Une pièce immaculée, pour accueillir l'enfance et sa pureté. Tout ça est parti en fumée. Ce matin encore, tu es passée devant ce dortoir-cimetière, incapable d'imaginer qu'un autre être pourrait l'habiter. Chaque fois, la couleur des murs te rappelait que, de là-haut, Félix te regardait peut-être. Mais que jamais, tu ne la verrais. Et tu pleurais. Tous les jours, en silence.

Pathétique.

Noah, dans sa colère, te trouvait pathétique. La peine qu'il éprouvait s'était rapidement transformée en révolte générale. Plus rien, visiblement, ne le rendrait heureux, maintenant que la vie qu'il avait créée s'était éteinte. Ébéniste prolifique, il a délaissé le travail du bois. Il se réfugiait dans son atelier pour boire et oublier. L'alcool est devenu son remède pour tous les maux; d'abord pour le deuil, puis pour le quotidien qui lui pesait, ensuite pour l'amour qu'il ne ressentait plus. Il est devenu irritable. Tu as voulu le sauver comme il t'a rescapée dix-huit ans plus tôt, mais il t'a échappé. Tu n'as rien pu faire contre la douleur qui le

rongeait. Ta lumière, déjà affaiblie, ne l'atteignait plus. Il a filé entre tes doigts menus de pianiste, s'est enfermé dans la torpeur. Votre couple désormais habité par la noirceur.

La mort ravage. L'amour entre Noah et toi s'est évaporé en même temps que Félix ce jour-là. Félix est parti d'un coup. Vos sentiments l'un en vers l'autre, eux, se sont tués à petit feu.

Il ne te restait plus, pour compagnie, qu'Anis, la chatte des voisins. Elle venait tous les jours se frotter à tes jambes, ronronnant de plus en plus fort à mesure que tu passais tes mains sur son dos.

Anis était ton réconfort dans les tempêtes. Comme si elle le sentait. Les chats sentent la détresse et tentent de la calmer.

Chaque fois, elle réussissait à te faire sourire un peu. Son poil noir, tout près de la soie, te rappelait que la douceur existait encore.



Anis

## **2. Marie-Hélène**

Dans la chambre voilée de blanc, un berceau. Autour du landau, des lys et des peluches, une ronde de douceur. Le vent, à l'extérieur, balaie les feuilles et remplit l'air d'un arôme printanier. On entre dans cette pièce comme on entre dans une église, admiratif devant les balbutiements de la vie nouvelle. Sur une table basse, un vase où trempent quelques fleurs trace sa silhouette sur le napperon de dentelle. Et le temps suit le mouvement de la lumière du jour tandis que les ombres, elles, valsent. Au cœur de cette danse, un enfant. Endormie, tu poses, les paupières closes; un bourgeon prêt à éclore. Au-dessus, ton père. Les yeux inondés de tendresse, il s'émerveille à la vue de son trésor qui respire lentement et dessine sa place dans ce monde effrayant.

Ton père aime s'enfermer dans son bureau au sous-sol, son sanctuaire bordé d'étagères qui regorgent de richesses. D'infimes particules y tremblent au soleil comme des pépites d'or. Des livres, des magazines, des photos enjolivent l'endroit. Quelques bibelots décorent les meubles en bois massif. Le désordre de son espace de travail n'en est pas un. C'est un amas de vies qui se croisent, de voix qui se répondent, de mots qui se souviennent. Ton père est un visionnaire, un missionnaire. Depuis que tu vis dans la maison, sa vocation, c'est toi. C'est de te prendre dans ses bras, te bercer, t'admirer. Sa vie, aujourd'hui, s'arrête sur toi. Il t'a tant attendue.

Au-dessus du petit lit se tient aussi ta mère, songeuse. Ta naissance la rend heureuse, ta pureté l'enchanté. Elle aime croire que tu incarneras la solution à tous ses soucis, que la lumière se posera enfin sur ses angoisses. Qu'une fois mère, elle ne pleurera plus jamais, que le temps

ne sera plus jamais gris. Qu'arrivera-t-il, toutefois, le jour où la nouveauté se dissipera, où l'ordinaire reprendra sa place? Un enfant, c'est une fleur qui pousse dans la rocaille, une merveille qui traverse les obstacles de la réalité. Il faut savoir savourer la vision qu'on en a; la nouveauté reste un concept bien éphémère et qui ne sait pas en saisir toutes les nuances sera rapidement étouffé par la poussière du quotidien qui retombe.

Tu bouges dans ton sommeil. Tu te dandines, t'animes, puis te rendors. Tu souris aussi parfois. Mais à quoi peuvent bien rêver les bébés qui dorment? Dans ton monde à toi, c'est paisible : l'innocence de l'enfance qui croît. Profite bien de cet instant de grâce.

Tu atteins les cinq ans. Chaque jour, en revenant de l'école, tu vois ta mère qui pleure. Tu lui demandes où se trouve papa : il travaille. Tu réconfortes ta mère, lui dit que tu l'aimes. Elle sourit un moment, comme si tout allait bien, mais replonge dans la torpeur. Tu te questionnes sur la nature de ces friandises qu'elle prend si souvent, qu'elle t'empêche de goûter et qui la rendent légère, de temps en temps. Chaque soir, ton père rentre tard. Il vient t'embrasser sur le front, va s'enfermer dans son bureau. Toi, tu fais semblant de dormir et tu écoutes ce que tes parents profèrent. Tu n'entends pas très bien et tu comprends encore moins. Les sons atteignent tes oreilles; ton père et ta mère parlent une langue que tu ne connais pas. Un jour, tu saisiras, mais pas cette nuit. Et c'est tant mieux.

Ton père est très pris au journal où il travaille. Et ça dure des années. La politique n'est pas une histoire d'un soir. C'est une ritournelle qui revient souvent avec des personnages

différents, oui, mais pas tant que ça. Tu comprends qu'il y a des bons et des méchants, même si tes parents te disent que ce n'est pas tout à fait ça. Et tu te demandes à quoi ça sert de s'intéresser à ces histoires-là. On te répond que, pour sauver le Petit Chaperon rouge, il fallait comprendre le Loup. C'est aussi ça, la politique.

Tu as 19 ans. Dehors, mai s'installe et amène avec lui ses allures volages. Dans la cuisine, ta mère s'affaire à des tâches qu'elle s'invente pour passer le temps. Elle lave les comptoirs trois fois d'affilée, les asticote jusqu'à ce qu'ils brillent comme la glace du Forum. Jolie maman. Dans sa robe à fleurs jaunes, elle personnifie la grâce. Ses jambes effilées sous le jupon te font penser à celles des ballerines. Et ses yeux, d'un brun profond, semblent pouvoir tout dire. Elle porte les cheveux châtain bouclés, souvent relevés. Une reine. Tu sais pourtant qu'elle ne va pas bien. Et ton père qui est toujours parti courir les événements aux quatre coins de la province. Ta mère souffre du silence qu'il laisse, du manque d'amour. Elle souffre du lit vide, chaque nuit, d'une présence qu'elle espère et qui n'arrive pas. Le soir, tu écoutes ta mère parler au téléphone avec ton père. Des cris fuient parfois sous le pas de la porte et aboutissent à tes oreilles porcelaines. Le son résonne jusque dans ton ventre et te torture. De ta chambre, tu entends le désespoir de ta mère. Tu pries pour que ton père revienne enfin à la maison, qu'il laisse derrière lui cette autre compagne qui lui prend tout son temps : la politique. Ah oui, vous étiez tous très contents lorsqu'il a été engagé comme reporter pour *Le Soleil de Québec*. Votre bonheur s'est rapidement étiolé, trop vite remplacé par l'absence, la douleur et l'ennui. Depuis que ton père est journaliste-vedette, ta mère prend plus de médicaments. Déjà, quand tu étais petite, tu ne comprenais pas à quoi servaient tous ces

bonbons serrés dans la pharmacie, derrière la porte fermée à clé. Aujourd'hui tu le réalises; ils mettent un baume sur le cœur de ta mère, l'apaisent dans les moments où les nerfs s'emportent. Pour rester forte, sereine, malgré la souffrance. Pour cacher ses faiblesses. Elle se doit d'être toujours bien mise, jamais affligée, toujours présente, jamais relâchée. La maison brille, ses yeux aussi, différemment.

À la télévision, on ne parle que du référendum. Demain, le Québec décidera s'il devient un pays. C'est une énorme question. Si tu pouvais, tu en créerais un pays toi aussi. Juste pour ta mère et toi. Tu le baptiserais Amour. Un pays où les femmes se donneraient le droit d'être tristes et de le dire. Un pays où elles pourraient protester, cuisiner à l'heure qu'elles le désirent. Un pays où elles pourraient s'exprimer. Parce qu'ici, ta mère se cloître. Elle peint en catimini, au grenier, entre des caisses de souvenirs et des meubles empoussiérés. On la félicite sur la tenue de sa demeure, sur la couleur de ses cheveux. Tu aimerais qu'on la reconnaisse pour son talent, pour les pigments de ses toiles, pour son imaginaire.

À la fin de la soirée, tu montes te coucher. Ta mère, elle, se rend tout en haut de la maison. Elle y a configuré sa cachette, son petit paradis. Ce soir, ton père n'a pas appelé. Il doit interviewer des politiciens, des dirigeants d'entreprises. Il prend le pouls du monde. Mais le cœur qui bat, au grenier chez lui, perd de la vigueur et il ne s'en aperçoit pas. L'amour rend aveugle. La politique, elle, embrume la tendresse.

Le lendemain matin, lorsque tu entres dans la salle à manger, tu vois tes parents assis tous



deux à chaque bout de la table.

Antoine, me passerais-tu le sucre?

Hm.

Antoine lève machinalement le bras, atteint le sucrier en verre près de lui et le passe à sa femme sans lever les yeux de son journal. Le silence reprend; valse muette de l'avant-midi sur des accords qui sonnent faux. Tu regardes la scène, ébahie. Ce soir, on votera pour l'indépendance, mais où est, dites-moi, le vote pour l'amour?

Le soir venu, tous les amis de ton père sont à la maison. *On va gagner Suzanne, je te le dis! Ça va être le plus grand jour de l'histoire du Québec!* Ton père fait virevolter son enthousiasme dans la demeure comme on lance en l'air les poignées de la première neige. Dans le salon, sur le très long divan kaki sont alignés cinq hommes en costumes. Ils portent tous d'immenses lunettes. La fumée de la cigarette brouille la vue dans la pièce et on distingue à peine la tombée du jour à l'extérieur. Tranquillement, la lune monte dans le ciel et le Saint-Laurent renvoie son reflet. Haut perchée sur la colline, la résidence fait face à L'Île-aux-Coudres. Sa lumière réverbère jusqu'à l'autre rive, à l'image de l'espoir de tout un peuple.

Mais ce soir-là, ton père a perdu gros.

Au salon, devant la télévision, les hommes s'agitent. Leur enthousiasme se transforme au fil des heures en indignation et les cris se mêlent aux bruits des bouteilles qui cognent ensemble.

C'est le bruit de la tristesse de tout un peuple qui se fait entendre.

Ta mère, qui en avait assez de tout ce brouhaha, est montée au grenier vers 18 h 30. On ne l'a plus revue de la soirée. Le lendemain matin, des gens en uniforme marine t'extirpent de ton sommeil. Ton père, assis sur le bout du fauteuil, au fond du salon, tient sa tête entre ses mains. Tout se passe très vite, trop vite. Pourtant, c'est comme si le temps s'était suspendu. Ta mère ne reviendra pas. Ton père ne dit rien, mais ses yeux disent tout : l'amour, la haine, la peur, la peine, et encore l'amour. Ta mère est partie, pour toujours. Ton père pleure. Ta mère, évadée, soulagée peut-être, d'une vie qui lui pesait. Plus jamais tu ne la reverras. Dans la pharmacie fermée à clé, il n'y a plus de médicaments. Les pots ont été vidés.

Le premier contact avec la mort te frappe avec une violence stupéfiante. Tu ne comprends pas tout ce qu'on te dit, mais tu sens le vide qui se crée, qui s'élargit. Un grand trou noir dans ton cœur de jeune femme se creuse. Ton père te prend dans ses bras. Rien ne va plus. Rien n'ira plus.



Suzanne

### **3. Noah**

Le temps passe sur Charlevoix et ton père se noie dans le travail pour oublier la grisaille qui plane au-dessus de vous. Tu fais ce que tu peux pour continuer de vivre. Dans les cafés de Baie-Saint-Paul, tu t'installes et tu dessines. La noirceur t'a toujours inspirée. La tristesse s'exprime si bien. Sur le papier, ta main divague. Et l'encre qui coule entre les fibres des feuilles te libère l'espace d'un instant. Mais les questions, dans ta tête, se bousculent et t'étourdissent.

*Pourquoi, maman, pourquoi? Dans le grenier, face au fleuve, tu as tout arrêté. Mais j'aurais aimé voyager avec toi, découvrir le monde. On commençait à peine à devenir amies. Tu le disais toi-même. Et puis, plus rien. Tu me laisses toute seule dans cet univers que je connais à peine, qui m'effraie chaque jour de plus en plus maintenant que tu n'es plus là.*

À la fin de l'été, tu passes toutes tes journées au café du coin, feutres et cahier à croquis en main. Le dessin, ton échappatoire.

Le serveur te connaît bien. Comme à l'habitude, il t'apporte un bol de moka sur lequel il dépose quelques éclats de cannelle; ta recette favorite. Il a compris, au fil des jours, que tu as besoin de tranquillité. Il ne te dérange jamais, il ne fait que sourire lorsque tu le regardes. Tu ne connais pas son nom et cette part de mystère te plaît bien.

Tu aimes bien, d'ailleurs, lui attribuer des noms fictifs, cela t'amuse et repose les démons

trop agités dans ta tête. Le plus souvent, tu en viens à penser qu'il s'appelle Léo. Ses cheveux bruns, son visage carré et ses yeux rieurs vont très bien, selon toi, avec ce nom court et enfantin.

Il t'a demandé une fois ce que tu faisais dans la vie. Tu lui as répondu que tu étudiais en histoire de l'art. La vérité, c'est que tu ne retourneras pas à l'école à l'automne. C'est décidé. Tu vivras de ton art et de ton nouveau travail. Parce que depuis la mort de ta mère, tu danses dans un bar. C'est Mélanie, une amie d'enfance, qui t'a invitée un soir pour te changer les idées. Tu y as pris goût. Tu aimes qu'on te désire sans qu'on te touche. Tes jeunes seins rebondissent au rythme de tes mouvements, ta taille fine est remarquée. Tu te dis que tu ne joueras pas ce jeu-là longtemps, que c'est une phase. Mais tu adores que tous les regards soient rivés vers toi, qu'on te trouve belle. Ce soir, d'ailleurs, tu y retourneras. Et quand les lumières seront ouvertes sur toi, tu danseras jusqu'à en oublier ta solitude.

Quand tu penses à ces soirées, tu te sens légère. Comme si tu incarnais un rôle, que cette vie ne t'appartenait pas réellement.

*Cling!*

Un bruit de verre brisé te sort brusquement de ta rêverie.

Ta tasse de café vient de se fracasser sur le sol. Tu regardes par terre, observes la boisson encore fumante se faufiler entre les carreaux du plancher, puis lèves les yeux vers le jeune homme qui s'excuse sans arrêt. Visiblement mal à l'aise, il ne sait plus dans quel ordre extirper les mots de sa bouche. Son discours tortueux te faire rire un peu. Sa maladresse te

charme. Tu l'invites à s'asseoir le temps de reprendre ses esprits. En fait, il voulait t'aborder, mais son sac a accroché ta tasse et le dégât s'en est suivi.

Vous discutez un bon moment. Sa beauté te touche. Son teint rougeâtre trahit sa gêne, mais ses épaules larges te laissent soupçonner une grande force. Il te parle de lui, tu savoures son regard émeraude.

Pendant l'été, vous vous revoyez souvent. Noah prend soin de toi. Si bien que tu délaisses le bar et la danse. Tu ne vis que de la peinture. Lui aussi, d'ailleurs, ne vit que de son art : il construit des meubles et des objets en bois. Tu aimes le retrouver dans son atelier, à Baie-Saint-Paul, pour l'observer façonner les matériaux. Parfois, même, il ferme la porte à clé et vous vous emportez dans des élans inouïs. C'est l'amour qui vous possède.

Un jour, il t'annonce qu'il est engagé par un artiste à Amsterdam. Une occasion unique. Il se fera connaître par les plus grands designers. Appartement fourni, billet payé, il partira dans une semaine.

*Tu viens avec moi?*

Tu hésites longtemps. Ta vie ici est difficile à quitter. Ton père, d'un côté, que tu ne veux pas abandonner. Et ta mère... ta mère que tu ne veux pas quitter, bien qu'elle soit partie. Et tes études que tu pensais finalement reprendre...

Tu y vas. Refaire ta vie, recommencer à zéro. De toute façon, ici, tu tournes en rond. Là-bas, peut-être, réapprendras-tu à aimer la vie.





Noah

## **4. Félix**

*Dans le port d'Amsterdam  
Y'a des marins qui chantent  
Les rêves qui les hantent  
Au large d'Amsterdam*

Les années passent et Amsterdam te séduit. Les étroites ruelles, les bicyclettes, les canaux, l'architecture. Tout ça te fait un bien immense. Noah et toi habitez au centre-ville. Lui travaille dans un grand atelier de design au nord de la ville. Toi, tu peints et tu exposes tes œuvres dans différentes petites galeries. L'effervescence citadine t'inspire. Tu adoptes les bleus riches, les ocres et les rouges qui t'entourent. Tu prends du recul. En partant de Charlevoix, tu n'as emporté avec toi que le strict nécessaire; quelques vêtements, des photos de famille, le médaillon de ta mère, tes pinceaux et un cahier à dessins. Tu penses souvent à ton père qui, l'autre côté de l'océan, vit une vie de fou. Ton départ l'a affolé. Il t'en a voulu de l'abandonner ainsi. Mais tu avais besoin de changer d'air. Parfois, tout de même, tu t'ennuies du fleuve, des marées et des goélands. Le calme de la Baie te manque. Ton père aussi, même si tu n'as pas osé lui écrire encore. Il t'a écrit, lui, pour s'excuser. Mais tu n'as pas eu le courage de lui répondre. Avec le temps, sans doute, tu y arriveras.

Vous essayez de créer la vie, Noah et toi, mais plus le temps passe, plus vous perdez espoir. Un jour, la bonne nouvelle : tu es enceinte de trois mois! Vous préparez la chambre, tu manges mieux, bouges davantage. Tu chantes même des chansons à cette enfant qui grandit en toi.

*Mon bonheur a fleuri,  
Il a fait des bourgeons.  
C'était le paradis,  
Ça s'voyait sur mon front.  
Or un matin joli  
Que j'sifflais ce refrain,  
Mon bonheur est parti  
Sans me donner la main.*

Ce sera une fille. Elle s'appellera Félix. Pour Félix Leclerc.

## **5. Aller simple**

Tu marches dans la nuit, tes valises sous le bras, pour arriver à la Gare d'Amsterdam. Ta jupe, de plus en plus mouillée, colle à tes cuisses. De la Gare, sur un coup de tête, tu te rends à l'aéroport. Partir, sans trop savoir pourquoi, mais il le faut. Amsterdam t'a tout pris : l'amour et l'enfant. Que reste-t-il d'autre, au fond?

À l'aéroport, tu t'assois sur tes bagages. Tu pleures un peu; ton corps qui lâche. La pression qui redescend. Ton reflet sur le plancher luisant te renvoie toute ta tristesse. Et les échos des voix autour de toi te rappellent qu'ici est un lieu de transit. On n'y reste pas. Mais tu ne sais toujours pas quoi faire. L'argent que tu as te permet seulement un aller simple. Tu pourrais aussi tout arrêter là comme ta mère a fait. Pour elle, c'était la solution. Ce l'est peut-être pour toi également. Choisir le lieu et le moment de sa fin. C'est beau au fond. Ta gloire brillerait, pour une fois, dans la torpeur. Et puis tu n'as plus rien devant toi. Que des valises remplies de futilités.

Sur le banc, plus loin, un vieil homme dort, la tête posée sur son sac. À cette heure, le calme plat. Tu respires. Entre tes doigts, tu balances le médaillon de ta mère qui pend à ton cou. Comme un pendule, il te garde sur terre. Il tire sur ta peau le fil des jours. Et tu t'y attaches comme à une bouée. Le sauvetage s'avère nécessaire.

Plus tu regardes le pendentif, plus les souvenirs de ta mère te reviennent. Au son des avions qui décollent, tu fermes les yeux, repenses à la maison familiale et ses pignons, aux fleurs qui l'entouraient, au bois blanc qui la recouvrait. Tu revois ta mère et sa robe jaune, ses

cheveux bouclés et ses souliers cirés. Tu l'entends rire. Les éclats de sa joie illuminent ton esprit. Quand tu étais petite, elle rigolait beaucoup. Tu aurais aimé rire, toi aussi, avec Félix.

Quelques heures plus tard, tu embarques sur un vol en direction de Montréal. Maintenant ou jamais. Ta vie ne tient plus qu'à ce voyage. Tu dois revenir chez toi pour te retrouver. À bord de l'avion, tu t'endors rapidement, épuisée par les émotions des derniers jours. Tu décolles. Au-dessus de l'océan, une page se tourne.



Amsterdam



## **6. L'étrangère**

La voix du commandant de bord t'extirpe de ton sommeil. Vous arrivez à Montréal. Tu n'as eu conscience de rien. Le vol, les turbulences, les enfants qui pleuraient; tu dormais si bien. Le moteur de l'avion t'a bercée paisiblement. Vous atterrissez en douceur. La majorité des passagers applaudissent le pilote; voilà, tu es bel et bien rendue à Montréal.

En l'espace de deux heures, tu réussis à acheter une place sur un autobus qui se rend à Québec. De là, tu trouveras bien le moyen de retourner chez ton père. Peut-être attendras-tu un peu?

Le voyage en autocar te rappelle les vacances en famille, lorsque tu étais petite. Les nombreuses heures passées dans la Thunderbird turquoise de ton père, tes parents à l'avant qui chantaient du Félix et toi qui admirait les paysages défilants. Comme un film qui se déroulait dans le cadre de la fenêtre arrière de la voiture : les montagnes et les champs de la Rive-Nord entre Québec et Montréal, puis, plus loin, les plaines et les monts de la Rive-Sud entre Lévis et Gaspé t'ont chaque fois émerveillée. Le monde, pour toi, s'étendait de Montréal à la Gaspésie et tout s'arrêtait au grand rocher. Et le fleuve, dans tout ça, liait les ports et les villes, guidait le soleil et les passants d'un bout à l'autre du monde. Vous avez voyagé ainsi jusqu'à ce que tu atteignes quinze ans. Ton père s'est trouvé un travail plus prenant encore, ta mère s'est vengée sur les ativans et toi, tu n'es plus sortie des Éboulements. De ton banc, tu regardes les passagers. Tu as toujours aimé observer les gens pour les dessiner, par la suite, dans ton carnet de croquis. Tes calepins sont remplis de portraits d'inconnus qui t'ont marquée, un jour ou l'autre. Comme cette dame, au fond, au style plutôt

excentrique. Tu lui donnerais au moins soixante-dix ans, mais elle s'habille comme si elle en avait vingt. Et elle parle fort. Très fort. De tout et de rien. Elle parle vraisemblablement à la femme à côté d'elle qui semble ne l'écouter qu'à moitié. Tu ferais de même si tu étais à sa place!

Il y a cet homme, aussi, qui ronfle plus fort que le moteur du bus. Ses bretelles usées, sa calvitie avancée et les rides de son front font état d'une vie fort occupée.

Tu dessines pour laisser s'écouler le temps. Ou bien pour oublier qu'il passe.



Charlevoix



Charlevoix

Tu regardes par la fenêtre un instant. De l'autre côté de l'autoroute, en sens contraire, une Thunderbird semblable à celle de ton père attire ton regard. Tu l'aperçois furtivement puis la perds de vue. Tu passeras tout le reste de la route à regarder dehors, dans l'espoir d'en repérer une autre, puis peut-être même une troisième. Jamais, pendant toutes ces années en Europe, tu n'en as jamais croisé une seule.

## **Seconde partie : Antoine**

## **1. Québec-Montréal**



*Au mois de mai  
À marée basse  
Voilà les oies  
Depuis des siècles  
Au mois de juin  
Parties les oies  
Mais nous les gens  
Les descendants  
De La Rochelle  
Présents tout l'temps  
Surtout l'hiver  
Comme les arbres*

Il est tard dans l'avant-midi lorsqu'Antoine se réveille. Refusant de brusquer la réalité, il attend.

Il laisse défiler derrière ses paupières les dernières traces de son rêve. Lentement.

Une fois le rêve évanoui, il fait place à la lumière; aujourd'hui plus qu'hier, pense-t-il, il s'approche du soleil. L'astre incandescent chatouille sa peau vieillie, sillonne les craquelures de ses mains tremblantes.

Respirer.

Le Saint-Laurent grandiose lui fait une scène. L'automne déferle sur les rives du Fleuve et les vagues s'en suivent. Dérive. L'Île-aux-Coudres vacille au rythme du Fleuve. Il oscille aussi. Ses jambes frêles ne supportent plus le poids des années. C'est ce qui arrive avec l'âge,

on ne suit plus l'élan du temps. On s'accroche aux souvenirs qui passent, bobines de film se jouant de la réalité.

À petits pas, il atteint l'escalier. Il agrippe au passage sa robe de chambre de velours bleue. Les fils étirés trahissent son usure. Près des marches menant au rez-de-chaussée, il appelle. Évelyne! Es-tu là? Ses paroles résonnent, la maison comme une église, les saints s'y sentent bénis. Évelyne lui tend son bras.

Évelyne, il l'a cueillie comme un lys à l'orée du village et l'a épousée dans le plus profond des baisers.

Elle attrape la main tremblante de son mari. *Viens, prends mon bras, je vais descendre avec toi. Je t'ai fait à déjeuner.*

Lorsqu'ils se sont mariés, Antoine approchait de sa retraite. Évelyne l'accompagnait partout. Ses longs cheveux grisonnants volaient au vent à ses côtés, de Montréal à Paris. Lorsqu'ils se sont mariés, il était encore fort et ambitieux. Elle était fière, prête à tout. Aujourd'hui, il est fier de presque tout et elle a de la force pour deux.

*Attention, tiens-moi bien, je tremble encore.* Ensemble, ils descendent l'escalier comme s'ils se mariaient à nouveau.

Il y a quelques mois, le glas a sonné. Cancer.

Cette maladie qui ronge le corps et l'esprit. Devant le constat de sa vie abruptement freinée, Antoine tombe dans un état second. Après toutes ces années à travailler, à courir pour mieux vivre jusqu'à en oublier de souffler, après tous ces efforts pour atteindre le bonheur et le transmettre autour de lui, après s'être battu pour les idéaux d'un peuple, le voici écrasé par le poids de la fatalité.

Ce n'est pas ainsi, pense-t-il, que tout cela devait se terminer.

On peut essayer un traitement expérimental. Mais rien n'est garanti.

Vous avez fait une bonne vie, monsieur Cardinal.

Oui je sais.

Vous êtes prêt pour la suite?

L'appel de la maladie, comme l'appel du vide. Sentir que le corps tombe peu à peu. Que reste-t-il alors de ce qu'on n'a pas accompli?

Les plis de son front, au-dessus de ses sourcils fournis, racontent l'histoire d'un homme de tête sensible au cœur des autres. Le menton en galoche, les yeux profonds, Antoine, du haut de ses cinq pieds six pouces, reste un grand homme. Vers la fin de sa carrière, le poids des préoccupations a peu à peu courbé son dos. La sagesse, elle, l'a toujours fait regarder droit

devant. Mais la vieillesse, avec le temps, s'appuie de plus en plus sur la jeunesse.

Né dans un minuscule village près de Québec au sein d'une famille prospère, cultivée et aimante, Antoine n'a manqué de rien. Il a grandi entre l'amour et la rivière comme les fleurs sauvages que l'on cueille, petit, pour offrir en cadeau. À quoi ça sert, l'enfance, sinon à cueillir des fleurs?

C'est à Simone qu'il a offert ses premières gerbes de pensées. Dans le pâturage, à l'abri des commérages. L'amour l'a frappé par un été d'adolescence comme un coup de chaleur. Sa robe bleue, ses cheveux blonds valant sur sa nuque et ses yeux verts l'ont charmé au retour de la messe un dimanche. Ses joues comme des montagnes de bonheur apparaissaient rosées sous le soleil de la saison chaude. Et ses jambes fines flottaient au-dessus de l'herbe. Mais les amourettes d'été restent bien volages : si tôt le vent tourné, elles disparaissent vers l'océan.

Il ne l'a jamais revue.

Sa fille non plus, partie chercher ailleurs un bonheur qu'elle ne trouvait pas ici, réécrire l'histoire de sa vie. Le vieil homme soupire. La table est pleine de croissants et de tendresse, mais sa tête reste inclinée vers l'horizon. Au loin, là-bas, les oiseaux migrateurs chantent.

Il aimerait tant retrouver sa fille, sa princesse. Il lui parle souvent. Comme si la pensée,

l'instant de quelques mots, pouvait la rattraper, la saisir. Ma belle Marie-Hélène. De ma chambre, je regarde le fleuve s'étirer. Si tu voyais, comme c'est magnifique. L'été laisse derrière lui quelques filets de soleil sur les feuilles des arbres, des brins de lumière pour affronter le froid de l'automne. Je ne sais pas si tu as reçu mes lettres. J'ignore où tu évolues, quels sont tes projets, ce que tu deviens. Tout ce dont je suis certain, c'est que je t'aime. Ma fille, ma tendre Marie. Mon souffle se fait plus court depuis quelques jours et je ne puis dire combien de temps je résisterai à ce cancer maudit : je t'attends.

Sur la route qui les mène de Québec à Montréal, Antoine ne parle pas beaucoup. C'est Évelyne qui conduit sa voiture, il est trop faible. Elle n'a pas eu l'occasion de prendre souvent le volant de la Thunderbird de son mari, c'est une voiture de collection, il n'aime pas la prêter. Mais Antoine aime Évelyne, il lui fait confiance. Et la douleur qui a élu domicile dans sa chair ne fait que grandir de jour en jour. Il ne peut plus prendre la route. Il peut à peine marcher. Lui qui a vécu de façon si active voit ces mouvements réduits à quelques pas par jour. Il a toute sa tête, mais son corps ne veut plus suivre. Il y a deux ans, pourtant, tout allait bien.

Il regarde par la fenêtre le paysage défiler. Dans le véhicule, c'est Félix qui chante. Et Évelyne qui fredonne par-dessus pour alléger l'ambiance, pour s'aérer l'esprit. Elle craint le pire, elle aussi.

## **2. Pour Marie**

*Il sait pas trop  
Ce qu'on dit dans  
Les capitales  
L'œil vers le golfe  
Ou Montréal  
Guette le signal*

Antoine est face à la fenêtre. Assis dans son fauteuil depuis qu'ils sont revenus, il ne bouge pas. Deux heures ont passé déjà. Ou plus. Le temps est une notion bien vague pour qui sait qu'il n'en a plus beaucoup. De Montréal à ici, la route s'est faite en silence. Le Saint-Laurent enlace celui qui veut bien s'abandonner à son paysage. Le sablier, lui, s'épuise. Antoine n'aperçoit plus l'horizon, ses yeux sont fatigués. Et les cernes qui leur sont accrochés soulignent le fossé qui se creuse entre lui et le monde. Il ne se reconnaît plus. Ses jambes le soutiennent à peine et ses mains ne sont plus que fragiles extensions de son corps.

Dans la cuisine, Évelyne cuisine, nettoie tout ce qu'elle trouve; tout ce qu'elle peut pour oublier qu'Antoine ne verra peut-être pas l'automne.

*Monsieur, je ne passerai pas par quatre chemins; les nouvelles s'annoncent mauvaises.*

*Le traitement expérimental n'a pas eu l'effet escompté. Votre cancer a trop progressé, il n'y a rien à faire.*

Le reste de sa phrase s'est volatilisé. Antoine ne se souvient plus de rien. Évelyne, elle, a tout

noté. Elle est sa forteresse dans cette guerre qu'il s'apprête à perdre. Ah! Évelyne. L'âge ne t'a rien volé à toi. Il t'a fait fleurir, c'est tout. Les rares traces sur ton visage me rappellent tous les chemins que nous avons empruntés ensemble jusqu'ici. Les détours, les allers et retours. Tu es mon phare au cœur de ces mers et mondes que je remuerais de toutes mes forces si ce n'était pas de ma maladie qui me ligote.

Il la regarde et l'aime en silence. Il n'a plus la force de faire honneur à son corps qui mériterait pourtant tous les hommages.

Son squelette à lui n'est qu'un pantin qu'on déplace au hasard des heures. Le jour dans le salon, la nuit dans le lit, puis on recommence. Il n'a plus la capacité d'aller marcher comme autrefois le long des berges du St-Laurent. Il ne peut qu'observer, d'ici, L'Île-aux-Coudres, juste en face, symbole de son isolement.

Le cancer, un monstre qui l'a envahi. Il l'a englouti petit à petit. Il s'est installé tranquillement, sournoisement. C'était l'hiver, le froid faisait ses ravages. Il a d'abord cru à un virus, puis son état s'est dégradé. Le verdict est tombé, comme une bombe.

Sourde.

Violente.



Le silence.

La peur.

Tout ça ensemble.

Il tremble.

Le lendemain, Antoine se réveille tôt. Il a mal dormi. Les mots du docteur, comme des mauvais sorts, jouaient en boucle dans ses cauchemars; une trame sonore dont il se serait passé volontiers. Il s'assoit dans le lit sans sortir Évelyne de son sommeil, elle qui s'est assoupie tard parce que tourmentée. Il attrape le paquet de feuilles sur sa table de chevet, puis agrippe un crayon.

*Ma belle Marie,*

*C'est un père accablé qui t'écrit aujourd'hui. Si tu reçois cette lettre, je t'en supplie, lis-la avec attention.*

*Le traitement expérimental qui devait guérir mon cancer n'a pas eu les effets désirés. Il ne me reste que quelques semaines à vivre, tout au plus. J'ai très mal. Je n'ai même plus la force de marcher comme avant. Ma vitalité s'estompe un peu plus chaque jour.*

*Mais ma plus grande souffrance réside en ton absence. J'ai besoin de te voir une dernière fois, de sentir ta présence, ta main dans la mienne. Fais-moi ce privilège. Ne t'en fais pas pour l'argent, je paierai tes billets d'avion. S'il te plait, rentre à la maison.*

*Tu sais, je prie pour nous tous, je prie pour toi qui, je l'espère, s'épanouit à Amsterdam. Je prie pour ta mère à qui je pense chaque jour. Et je prie pour Évelyne qui prend si bien soin de moi.*

*Tu n'as jamais eu le goût de me rendre des comptes et loin de moi l'intention de t'en demander. J'ai toujours su que le fond de ta nature est bon et généreux. J'en ai vu souvent les manifestations et les preuves. Les nuages ont pu parfois le masquer, mais ne l'ont jamais fait disparaître. C'est sur cette richesse, solide et prometteuse, qu'il te faut te fier pour l'avenir et l'orientation de ta vie.*

*En ce qui me concerne, je n'ai toujours eu et n'aurai toujours que de l'amour pour toi. Cet amour est vif et tendre. Je l'ai chaque jour traduit en paroles, en gestes, en actes, et surtout en prières quotidiennes qui, j'en suis sûr, t'ont soutenue dans les heures difficiles.*

*L'amour est communion. Il est soleil, eau fraîche, toujours présent et joyeux, malgré et au-delà des absences, des séparations, des désaccords et des épreuves.*

*Je dois maintenant me préparer à la fin qui approche. Mais l'important, c'est de te savoir enfin tout près de moi.*

*Avec tout mon amour,*

*Ton père,*

*Antoine*

### **3. Le grenier**

Toujours vêtu de sa robe de chambre, Antoine gagne le salon. Il prend le journal laissé sur la table basse, traverse la pièce pour rejoindre la chaîne stéréo et observe les disques compacts qui traînent à côté. Il en choisit un qu'il insère dans l'appareil puis se dirige vers son fauteuil au bord de la fenêtre. Alors qu'il s'apprête à tourner la première page du Devoir, la musique envahit l'espace.

*Je vous parle d'un temps  
que les moins de vingt ans  
ne peuvent pas connaître...*

Le regard vers l'horizon, Antoine ne lit pas le journal. Ses yeux le traversent, mais il ne retient rien de ce qu'il lit. Il fuit le présent. Aznavour l'emporte dans ses souvenirs, des images d'une autre époque. Les années quatre-vingt reviennent comme des extraits de films en noir et blanc.

*Nous étions quelques-uns qui attendions la gloire...*

Le référendum, l'espoir puis l'échec d'un projet commun, un au revoir qui n'aura jamais lieu. Les flashes des photographes autour de lui, son carnet bleu en main, les propos de René Lévesque, tout se bouscule.

*La bohème,  
La bohème...  
Ça voulait dire  
On est heureux.*

Aujourd'hui, Évelyne est partie avec une amie. Antoine, lui, est animé d'une force sans précédent. Il a besoin de sentir qu'il a fait le tour de ce qui lui appartient.

De peine et de misère, il se rend au grenier. Les boîtes et les valises y ont établi leur royaume avec les années. S'empoussièrent ici depuis des décennies les souvenirs d'une vie qui s'essouffle, d'une autre qui survit et de ce qu'ils ont bâti ensemble. Il s'assoit au centre de la pièce, entre un vieux cheval à bascule et un coffre de cèdre. L'odeur lui monte à la tête, si bien qu'il tombe; la nostalgie lui pèse. Au fond, les toiles de Suzanne sont accotées au mur. Elles s'exposent en ce lieu depuis des années; il ne les a jamais véritablement oubliées. Dans la pénombre, elles sont embellies d'une lueur nouvelle. Antoine verse une larme à la vue ces canevas de beauté qui lui rappellent une vie qu'il a tant aimée, une femme qu'il a adorée et dont il n'a malheureusement pas pris assez soin.

Il tire une première boîte. Elle est lourde. Il l'ouvre. Des milliers de particules de mémoire virevoltent; c'est le temps des semences.

Dans cette boîte, des dizaines de cadres. Des petites peintures, des photos, des images. Une belle photo de Suzanne avant leur mariage. Des photos de lui lorsqu'il était journaliste. Et puis des photos de leur fille, des cousins, des amis. Des sourires figés dans le temps.

Antoine sourit également.

Tous ceux qu'il aime se tiennent dans une poussiéreuse boîte de carton. Et lui, qui s'empoussiérait aussi, ne pourra peut-être pas tous les revoir.

Mais il sourit.

Parce que la nostalgie, c'est aussi s'émerveiller de ce qu'on a vécu. C'est s'enchanter devant les souvenirs de ces beaux moments qui, fixés sur pellicule, traversent le temps.

La beauté a traversé le temps en image, en peinture, en photo. N'est-ce pas là le propre de l'art que de dépasser les frontières du réel, des lieux et des époques?

Ces photos incarnent l'art de se souvenir, de revenir à soi et à l'autre, de reconstruire l'histoire comme on reconstitue un puzzle; en assemblant les morceaux.

Antoine divague. Mais il aime ça. Ça fait du bien de se laisser emporter par les idées, de délier sa pensée.

## **Troisième partie : Les Éboulements**



## **1. Retour aux sources**

Arrivée à Québec, tu loues une chambre dans un minuscule hôtel rustique du Vieux. Un endroit couru par les touristes. Après tout ce temps, tu es toi aussi en visite. Cette grande ville, qui devait te ramener à tes origines, te paraît aujourd'hui étrangère. Ou est-ce toi, l'étrangère?

Les jours passent et tu ne retrouves aucun de tes repères. Les restaurants ont changé, les rues sont différentes. Seuls le château et les portes te rappellent que tu es à Québec. Les attractions qui t'émerveillaient tant lorsque tu étais petite semblent avoir disparu. Peut-être, aussi, les vois-tu autrement. En vieillissant, on perd beaucoup de la capacité d'enchantement qu'on avait enfant. La ville se tient là devant toi, froide et grise. Tu n'y trouves plus rien de ce que tu aimais. Sauf le Magasin de Noël qui faisait tant briller tes yeux dans ton enfance. Le lieu de tous les rêves possibles. Mais tu n'as plus le goût d'y entrer.

Était-ce vraiment une bonne idée que de revenir?

Tu remets tout en question. Que fais-tu ici? Pourquoi être partie? Pourquoi toujours choisir la solution la plus compliquée?

L'angoisse monte, te tiraille et ton cœur palpite, s'emballe, ton esprit pédale et se perd dans les sombres contrées de ton esprit. Un trou noir, l'incompréhension; un point de non-retour.

Tu t'arrêtes à la terrasse d'un café. Manger un morceau ne te fera pas de tort. On t'apporte

un menu que tu dévisages; rien de bon. Tu commandes tout de même un biscotti aux épices et un moka, de quoi te redonner un peu d'énergie. Devant la terrasse, des touristes prennent des photos. Ils immortalisent tout ce qui est sur leur passage avec leur caméra, si bien qu'ils ne voient rien de leurs propres yeux. Seule la lentille de la caméra s'attarde aux détails. Sans doute revivront-ils leur voyage une fois revenus à la maison, les photos développées. Alors seulement les souvenirs rejailliront.

Tu fixes le café que la serveuse a déposé devant toi il y a quelques secondes. Ou bien encore quelques minutes. Tu as perdu la notion du temps, absorbée par les allées et venues des passants.

Tu te sens aussi seule que ce biscotti apparu au milieu de l'assiette; ton énergie s'émiette. Si bien qu'après avoir mangé, tu ne penses qu'à aller dormir. Au moins, en dormant, tu ne penseras pas au vertige que tu ressens, ici, déphasée, dans une contrée que tu connais trop bien, mais qui refuse que tu t'y sentes bien.

Peut-être devrais-tu appeler ton père, le prévenir que tu es en ville?

Tu hésites.

Et si...

Tu ignores ce qui te fait hésiter.

Non, une rencontre en personne sera plus appropriée. Le téléphone est un messenger froid. Il fait abstraction du regard et la voix se brouille à travers les fils.

Demain, tu iras aux Éboulements et tout se terminera.

## **2. L'héritage**

Après quelques jours d'errance, tu te rends à la maison familiale. En descendant de l'autobus, tu marches quelques minutes sur la grand route pour atteindre le chemin de la maison. Le soleil dore ton visage et le vent fait voler tes cheveux. L'air des vallées te rend légère l'espace d'un moment. Arrivée à la bonne adresse, tu retrouves, près de la route, la boîte aux lettres rouge de ton enfance. Elle déborde, d'ailleurs, mais tu n'y fais pas attention. Devant toi la demeure fièrement perchée en haut de la butte veille sur Les Éboulements. Le bois n'a pas bougé, les volets sont toujours intacts. Celui du grenier bat au rythme du souffle des nuages. En approchant de la façade, tu regardes autour de toi. Tu te revois avec tes cousins courir autour des fleurs que ta mère prenait soin de protéger. Tu revois ton père, café à la main, te regarder grandir par la fenêtre. Et les hirondelles, au printemps, de s'emporter autour des arbres.

La porte avant est barrée. La clé est encore cachée au même endroit, sous le troisième pot de fleurs près de la fenêtre. Tu entres.

Tout, à l'intérieur, te ramène à ton enfance. Les cadres sur les murs, le carrelage, les tapis, l'odeur... cette maison, c'est l'âme de la famille.

Au rez-de-chaussée, personne. Les volets ouverts laissent passer l'air frais du printemps. C'est une aura de lumière qui enrobe l'escalier.

Pourtant, quelque chose te dérange. L'atmosphère, dans le salon, est étrange. Partout, sur les rebords des fenêtres et sur les tables gigognes, d'immenses bouquets de fleurs blanches. Des pivoines. Les préférées de ton père. Leur présence en si grand nombre t'intrigue, te fait penser d'abord à une fête, puis à un drame. Tu ne sais plus. Que se passe-t-il ici?

Tu appelles.

Tu montes à l'étage.

La chambre de ton père n'a pas bougé depuis toutes ces années. La tapisserie n'a pas décollé des cloisons, le bleu n'a pas quitté les murs et l'amour y est resté. Au mur, la reproduction d'un Picasso attire l'œil. Pourtant, ton regard dérive rapidement vers le lit où se trouve une lettre.

Sur l'enveloppe, l'écriture de ton père a tracé ton nom : Marie-Hélène.

*Ma fille.*

*Lorsque tu liras cette missive, j'aurai quitté la vie pour un nouveau voyage.*

*Je regrette que nous ne nous soyons pas reparlé. J'ai espéré, jusqu'au dernier moment, que ma dernière lettre te convainque de revenir. Ton silence m'a fait comprendre que je t'en demandais trop. Je garde en moi l'espoir que tu liras au moins celle-ci, parce que mes*

*dernières paroles, c'est à toi que je veux les adresser.*

À la lecture de ses mots, Marie-Hélène fige.

C'est impossible...

Les yeux remplis d'eau et le cœur palpitant, elle reprend la lecture.

*Tu sais, je t'ai trop aimée. Je t'ai dit oui lorsque j'aurais dû te dire non. Je t'ai prise dans mes bras quand j'aurais dû te punir. J'ai essuyé tes larmes alors que j'aurais dû t'expliquer. Te faire comprendre que la peine est nécessaire pour saisir ce qu'on a fait de mal, pour continuer d'avoir peur des monstres.*

*Je t'ai laissée apprivoiser les monstres sans te montrer à les fuir. Puis tu t'es abandonnée à leurs sortilèges, une fée au milieu de la noirceur. Après la mort de Suzanne, tu t'es éteinte, tu as perdu de ta splendeur, de ta lumière, jusqu'à ce que tu disparaisses. On t'a appelée, on a crié. J'ai pleuré ton nom mille et une fois. Jamais tu n'es réapparue. J'ai parcouru l'Île cent fois, de long en large, en espérant te voir à l'horizon, devant les montagnes. Jamais tu n'es venue. J'aurais tant aimé revoir ton visage et ses douceurs, ton regard perçant, tes cheveux en broussaille que tu savais si bien retenir sous un foulard.*

*Ma belle fille. Toi qui, si petite, rayonnais d'allégresse. Quand tu essayais d'attraper les papillons et que ta robe dansait au vent, tu étais si légère. Je me souviens de ton rire pétillant, de tes grands yeux d'ében tournés vers le monde et je me disais : que la vie est belle. Toi,*



*comme la lumière de l'été, tu m'as fait oublier, le temps de ton enfance, que l'existence est bien cruelle. Le temps de ton enfance s'affiche dans ma tête comme un grand tableau coloré, rempli des fleurs les plus parfumées.*

*Tu te souviens du médaillon de ta mère auquel tu tenais tant? Je l'avais acheté dans une bijouterie de Québec sur la rue St-Jean. Je me rappelle que cette journée-là, tu me manquais terriblement. Je ne vous avais pas vues depuis des jours ta mère et toi. Je couvrais les événements à l'Assemblée nationale. En passant devant la vitrine, j'ai vu le pendentif reluire. J'ai tout de suite pensé à ta mère et toi. Parce que je savais qu'après elle, c'est toi qui le porterais. Je suis entré dans la boutique, n'ai même pas demandé le prix et me suis procuré le collier. J'ai enfoncé la boîte dans ma poche et suis retourné dans l'appartement que je louais alors dans le Vieux-Québec. Quand je suis revenu à la maison, je vous ai serrées très fort ta mère et toi.*

*C'est la torture de perdre un enfant. Et moi qui m'apprête à perdre la vie, à m'exiler dans les airs, Dieu sait sous quel ciel, j'aurais aimé recevoir un signe de ta présence, qu'on me dise que tu voyages quelque part et vit toujours plus que jamais. Je voudrais sentir que le temps a fait de toi la femme que tu pouvais devenir.*

*Un père peut-il vraiment trop aimer sa fille? Maintenant je rêve de toi. Je te cherche dans le néant. T'espère devant chaque horizon.*

*Mais qu'est-ce que la vie, au fond, sinon une cascade d'espérances qui fait rouler les pierres et s'emporte dans les remous?*

*Le temps fait son chemin comme la rivière va. Et moi qui t'attendais, bouées de sauvetage à la main.*

*J'aurai regretté toute ma vie de n'avoir pu laisser voler vers toi toutes ces pensées, ces mots d'amour. J'aurai regretté toute ma vie de n'avoir pu être un père plus présent.*

*Lorsque tu liras cette lettre, tu sentiras, dans l'écho de mes mots, la profondeur de mes sentiments. Dès lors, peut-être, comprendras-tu que je t'aimais.*

*Avec tout mon amour,*

*Ton père, Antoine.*

Tu tombes à genoux. Et les feuillets de la lettre flottent dans l'air jusqu'à se poser sur le tapis du salon.

Le temps se suspend.

Seul le vent par la fenêtre ouverte derrière toi indique que la vie continue.

Il t'a donc écrit. Juste après ton départ, sans doute : tu n'as jamais reçu cette lettre dont il parle. Si tu avais su...

Tu serais venue plus tôt. Tu aurais abandonné tes problèmes et serais venue à son chevet. Tu aurais laissé derrière toi les morales de Noah et aurais pris ton père dans tes bras.

Tu n'auras jamais pu lui dire adieu.

Tu fonds en pleurs. Maintenant couchée par terre, recroquevillée, tu sens les larmes chaudes tracer, de tes yeux à ton cou, le sillage de ta tristesse.

Le temps passe et le soir tombe. Tu es couchée par terre depuis maintenant plusieurs heures. Et tu pleures comme une madeleine devant l'injustice et le hasard malveillant. Tout à coup, au rez-de-chaussée, la porte ouvre; c'est Évelyne qui rentre. Tu te lèves péniblement et descends. Vous vous regardez dans un lourd silence. Elle comprend ta douleur, tu comprends la sienne. Et les pivoines vous enlacent, leur parfum plus fort que celui de la mort.

## **ÉPILOGUE**

Au-dessus de Baie-Saint-Paul, comme un grand voile funèbre, scintillent les clochers de l'église. Le son résonne et s'étirole dans les arbres des alentours, puis pénètre dans le cœur des passants. Ce sont les cloches de la mort, celles des tristesses qui retentissent et se font écho par delà les montagnes de Charlevoix. Sur la Place de l'Église, on s'enlace, on essuie des larmes. Des mains se serrent, des cœurs aussi. L'un derrière l'autre paradent les endeuillés. Aujourd'hui, Baie-Saint-Paul prend des airs d'automne.

Tu te fais discrète. Arrivée légèrement en retard, tu espères qu'on ne te remarquera pas. Tu as pris soin de voiler ton visage; on ne distingue que difficilement tes traits doux. Ton chapeau cache tes yeux bouffis qui restent rivés au sol. Si tu ne les regardes pas, ils ne te verront pas, te dis-tu. Ce sera plus simple. Tu ne veux pas qu'on te questionne, qu'on te reconnaisse. Après tout ce temps, cette vie n'est plus la tienne. Dans ce paysage, tu es l'étrangère.

On vous invite à entrer dans l'église afin de procéder à la cérémonie funèbre. Pour ne pas qu'on t'apostrophe, tu fais mine d'avoir un caillou dans ton soulier. Les gens rentrent, tu les suis de près.

Sur le banc du fond, tu t'installes. À tes côtés, un inconnu. Un homme assez bien portant dont le visage ne te rappelle rien. Tu souffles. Ton esprit se laisse emporter un temps par la musique de l'orgue qui remplit l'église d'un sentiment particulier. Les vitraux qui t'entourent semblent s'animer au rythme lent des harmonies.

Tu dérailles.

Reprends tes esprits.

Les couleurs, les dorures, tout dans cette église réveille d'étranges souvenirs. Des émotions que tu voudrais ne plus revivre, mais elles reviennent, harcelantes, teintées de mélancolie. Peut-être, au fond, devais-tu ressentir cela aujourd'hui. Les plus grandes épreuves sont celles qui, bien souvent, nous permettent d'avancer.

Déjà, en entrant dans l'église, tu as fait un pas.

Tu te raisones.

La venue du prêtre résonne à son tour dans l'allée de l'Église. Son ombre plus grande que nature. On se retourne. On le regarde passer. Solennel, il avance. L'air sérieux, le regard creux. Une fois devant l'autel, il s'adresse à son auditoire. Déjà, tu as perdu le fil.

Tu te plonges dans des souvenirs. L'écho de l'église te renvoie celui de ta vie qui a changé du tout au tout. Tu te souviens entre autres du jour où, à l'école, tu as échoué à un examen. Tu avais neuf ans peut-être, ou bien dix, peu importe. Tu t'en voulais tellement. Ce soir-là, en annonçant la nouvelle à tes parents, tu as pleuré toutes les larmes de ton corps. Et ton père t'a alors fait part d'une pensée que jamais tu n'as oubliée : *celui qui trébuche sans tomber avance d'un grand pas*. Cette vision ne t'a jamais quitté. Et aujourd'hui, dans la douleur, elle

t'apporte le réconfort dont tu as besoin pour continuer.

Au son des chants funèbres, tu t'extirpes de ton rêve. La chorale t'enchante. Le bouillonnement de tes réflexions vagabondes se calme. Tu regardes autour de toi, rien n'a bougé. Tu souffles encore.

Tu ne sais pas ce que tu feras au cours des prochains mois. Tu ne sais même pas ce que tu feras après la cérémonie.

Mais tu sais que tu dessineras.

Tu aimerais enseigner l'art, partager aux autres ton amour pour le dessin, la peinture et les couleurs. Leur apprendre que l'art est un baume qui se pose bien sur les cœurs brisés et les âmes tordues.

L'art, c'est tout ce qu'il te reste. Et c'est ce qui fait de toi la femme que tu es.

Et tu iras de l'avant pour ton père, pour que son souvenir résiste aux aléas du temps.

Ton père t'aura laissé l'art et la vie en héritage. La mort proclamant, chaque fois qu'elle surgit, la nécessité de vivre.



L'église



## **Virtuosité de l'émerveillement chez Christian Bobin**

## INTRODUCTION

Alors que la critique le boude, Christian Bobin persiste et signe. Bien que son œuvre soit souvent qualifiée de simpliste, voire d'utopiste, l'auteur prolifique enchaîne les publications et fait fi du snobisme littéraire dont il est victime. Et heureusement ! Car il me semble que ses récits sont d'une grande richesse ; ils se laissent voir comme d'immenses fresques d'où jaillissent les couleurs de l'art, de la musique, de la philosophie, de la théologie, et j'en passe. Là où la société se fait pragmatique, Bobin dépasse la réalité grâce à la poésie. Ses textes ouvrent les portes de l'espoir face au désenchantement. Il s'avère donc que Bobin occupe une place plutôt particulière dans le tableau du récit poétique français contemporain : en faisant du banal une source d'émerveillement dans son écriture, il participe à une poétisation du réel qui va à l'encontre d'une tendance contemporaine au cynisme adoptée par nombre de ses contemporains après la fin des « grands récits ». L'auteur utilise la langue, mais aussi les images et la musique pour esthétiser le quotidien. Virtuose, il harmonise le médium complexe qu'est l'écriture avec le dispositif de la voix qu'il remodèle de différentes façons en produisant des effets d'oralité ou de subjectivité mobilisant le jeu du sens. Il transforme ainsi notre perception de manière à faire naître l'émerveillement d'une dynamique intermédiaire où « textes, images et discours ne sont pas seulement des ordres de langage ou de symbole, mais aussi des supports, des modes de transmission, des apprentissages de codes, des leçons de choses<sup>1</sup> ». C'est dans cette perspective que j'analyserai l'écriture de Bobin, en la

---

<sup>1</sup> Méchoulan, Éric. « Intermédialités : le temps des illusions perdues. » *Intermédialités*, numéro 1, printemps 2003, p. 10.

considérant comme le médium permettant aux médias visuels et sonores de transmettre des messages et des codes au lecteur.

## Ce qu'on en a dit

Ma réflexion se situe à la croisée des études portant sur l'intermédialité, sur l'émerveillement ainsi que sur les rares travaux consacrés à Christian Bobin. Parmi eux, quelques-uns se démarquent par leur pertinence en lien avec ma démarche. L'idée qui ressort le plus des textes critiques et des différents articles sur Bobin est que son écriture, qu'on dit souvent relever de la poésie narrative, fait appel aux sensations et aux émotions. C'est ce qu'explique François Busnel dans son article *Christian Bobin, le poète*<sup>2</sup>. Il parle alors du sentiment de légèreté qui habite l'écriture de Bobin faisant face à la barbarie du monde. Il retient d'ailleurs de Bobin que « plus la vie est brutale, plus on s'allège<sup>3</sup> ». De son côté, Marjolaine Deschênes a consacré un mémoire ainsi qu'une thèse à la prose poétique et à l'identité narrative chez Christian Bobin<sup>4</sup>. Il est possible de se questionner sur l'efficacité de l'expression « prose poétique » puisqu'elle est a priori contradictoire, la prose et la poésie étant, par définition, deux procédés opposés tant par les moyens d'écritures qu'ils exigent que par les effets qu'ils déclenchent. La juxtaposition des deux catégories peut semer la confusion et nuire à l'établissement des frontières du concept. C'est pourquoi il sera plutôt question, ici, de récit poétique, expression qui semble plus précise puisque la poésie touche à la fois le récit en lui-même et sa construction textuelle. Je me rapproche toutefois ici de la thèse<sup>5</sup> de Marjolaine Deschênes dans la mesure où la chercheuse y présente le désenchantement que souhaite contrer Bobin. Cependant, alors que son approche est surtout

<sup>2</sup> François Busnel, « Christian Bobin, le poète », *L'Express Culture*, 6 mars 2014.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Marjolaine Deschênes. *Identité narrative et temporalité chez Christian Bobin. L'écriture du care comme réplique poétique au désenchantement*, (Thèse de doctorat), Université de Montréal, 2011, 394 p.

<sup>5</sup> *Ibid.*

philosophique et issue de l'herméneutique, la mienne se distingue par sa dimension intermédiaire.

En ce qui concerne l'intermédialité, plusieurs auteurs soulèvent des idées intéressantes, soulignant entre autres la relation entre la voix et le texte et plus largement entre les différents médias dont le texte est imprégné– on parle alors de médialités évoquées ou implicites – susceptibles d'être actualisées par ses lecteurs. Johanne Villeneuve dans son article « La symphonie-histoire d'Alfred Schnittke : Intermédialité, cinéma, musique.<sup>6</sup> », fait état de la situation de l'intermédialité dans les études littéraires et cette vision arrive à point. En effet, l'auteure soutient que l'intermédialité est un concept large allant au-delà de l'idée d'une simple interaction entre des médias donnés<sup>7</sup>. Cette définition met en évidence l'étendue du concept, dépassant l'idée réductrice d'une énumération des médias. C'est surtout la perméabilité des médias qui est ici mise en évidence. Ce texte apporte plus à ma réflexion que ceux de Silvestra Mariniello puisque cette dernière s'attache surtout à l'observation des occurrences d'interdiscursivité et d'intertextualité dans la littérature, s'attardant ainsi davantage à l'énumération que je tente de repousser. Effectivement, il est nécessaire, dans le contexte qui m'occupe, d'observer davantage la manière dont l'écriture fait appel à différents médias puisqu'il sera question de l'interprétation des différentes qualités médiatiques qui, au sein du récit, bouleversent la perception du lecteur. Cette idée n'est pas sans rappeler la vision de l'intermédialité qu'expose Marie-Pascale Huglo dans « Le secret du raconteur<sup>8</sup> » : cette

---

<sup>6</sup> Johanne Villeneuve, « La symphonie-histoire d'Alfred Schnittke : Intermédialité, cinéma, musique. » *Intermédialités*, numéro 2, automne 2003, p. 11 à 29.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>8</sup> Huglo, Marie-Pascale. « Le secret du raconteur », *Intermédialités*, n. 2, 2003, p. 45 à 62.

dernière s'attache plus particulièrement à l'idée de mémoire qui habite le discours narratif, lequel est imprégné de tonalités ou de modes d'enchaînements rattachés à d'autres médias, dont il garde la trace. La perméabilité préalablement mentionnée à propos de l'approche de Johanne Villeneuve fait alors l'objet d'une récupération et d'une adaptation chez Huglo. De son côté, Éric Méchoulan, dans l'article « Intermédialités : ressemblances de famille<sup>9</sup> », associe l'écriture au corps; ce corps écrivant tracerait des chemins entre le visuel et le sonore et inscrirait, dans le roman, les différents médias qui participent à sa poétique et à son esthétique<sup>10</sup>. Ces perspectives permettent une perception nouvelle des textes de Bobin. En effet, en prenant ces idées en considération, il m'est possible de considérer le cadre narratif des romans de Bobin comme l'appareil qui établit le lien entre le corps de l'écriture, ses lois de fonctionnement et l'événement littéraire qu'il propose et provoque. Le roman devenant le média ou le corps dominant, l'écriture s'affirme alors comme le dispositif faisant appel à d'autres esthétiques.

---

<sup>9</sup> Éric Méchoulan, « Intermédialité : ressemblances de famille », *Intermédialités*, n. 16, 2010, p. 233 à 259

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 236.

## ***L'Homme-joie et autres textes***

Dès mes premières lectures, j'ai remarqué qu'au cœur de l'œuvre de Bobin, une forte dynamique intermédiaire opère ; différents médias, comme les arts visuels et la musique, y sont évoqués ou invoqués de manière à modifier le regard que le lecteur porte sur la réalité représentée. Car Bobin, en allant contre le pessimisme ambiant, mobilise la plus grande force poétique de l'enfance : l'émerveillement. Son œuvre fragmentaire, suivie et appréciée par un lectorat grandissant, incite à la réflexion et à la méditation et cela passe par le jeu entre la voix et les médias. C'est *l'Homme-joie*, paru en 2012, qui m'a semblé faire le plus explicitement cette démonstration. Ce récit poétique constitue donc mon corpus principal. En plus d'évoquer, par son titre, une relation surprenante mais très forte entre l'homme et la joie, ce récit est particulièrement riche au niveau intermédiaire, faisant différents appels à la musique, à la peinture, à la littérature ainsi qu'à l'art en général pour modifier les perceptions de la réalité. Il fait aussi place à la lettre et à l'écriture manuscrite, distinguant ainsi visuellement les différentes voix du texte. Dans ce récit fragmentaire s'enchaînent ainsi plusieurs portraits de gens rencontrés, aimés et admirés par le narrateur, portraits entrecoupés de pensées variées sur la nature et l'humanité. Ces portraits et pensées deviennent, au fil du texte, des prétextes pour poser un regard nouveau sur la vie et le quotidien.

Deux autres titres enrichissent ma réflexion : *La grande Vie*<sup>11</sup>, paru en 2014 et traitant de la vie poétique, ainsi que *L'épuisement*<sup>12</sup> (1994), dédié à l'écriture et à la figure du poète. Le

---

<sup>11</sup> Bobin, Christian, Bobin, Christian, *La Grande vie*, Paris, Gallimard, 2014, 121 p.

<sup>12</sup> Bobin, Christian, *L'épuisement*, Gallimard, Folio, 2015, 96 p.

premier de ces deux ouvrages nous apprend que, pour Bobin, la grande vie et la poésie sont indissociables. Autrement dit, la sensibilité poétique irait de pair avec notre capacité à vivre « grandement », c'est-à-dire à grandir spirituellement, à nous émerveiller. Le second ouvrage fait plutôt état d'une réflexion sur l'écriture ainsi que sur la figure du poète. Les trois œuvres nourrissent donc une pensée profonde sur le regard à porter sur la vie ainsi que sur l'apport de la poésie permettant un regard nouveau et enchanté. De ces observations et de mes lectures est née en moi l'idée que le récit poétique de Bobin, dans la dynamique qu'il soutient, est en fait une écriture de la réconciliation de l'homme avec le réel, faisant jaillir l'émerveillement au fil de la lecture du texte en faisant appel à une dimension intermédiaire. Afin d'explorer cette idée, il faudra d'abord définir l'émerveillement, le récit poétique puis le fragment, pour ensuite analyser la dynamique intermédiaire de la voix chez Bobin et les effets de celle-ci.



## L'émerveillement

Qu'en est-il donc de l'émerveillement? Ce terme ayant une connotation aussi large que vaporeuse mérite qu'on s'y attarde. Suite à mes lectures, je me suis arrêtée sur la définition qu'en donne Michael Edwards dans *De l'émerveillement*, où il souligne que « l'émerveillement qui compte est celui qui s'installe, qui nous sonde et nous change, qui rend sensible à ce que William James appelle “le mystère des faits” et qui constitue le pressentiment d'un possible à réaliser.<sup>13</sup> » Autrement dit, l'émerveillement, de l'ordre de l'émotion, ouvrirait la voix au possible en changeant la vision des choses du sujet émerveillé. C'est d'ailleurs le lien qu'il entretient avec le récit littéraire puisque ce dernier, comme le propose Edwards, serait

en lui-même une invitation à s'émerveiller, de manière heureuse ou malheureuse [...] En créant phrase par phrase un univers, des personnages qui évoluent dans des situations et des événements fictifs, au sein d'un monde qui peut différer fort du nôtre ou lui ressembler étrangement, [il] introduit peu à peu le merveilleux, soit comme une sorte de halo plus ou moins faible entourant tout ce qui paraît de cet autre réel, soit comme son cœur même<sup>14</sup>.

Le discours littéraire s'affiche donc comme un média puissant de transfiguration du réel qui, phrase par phrase, donne au lecteur les possibilités de s'émerveiller en polissant la représentation du réel, et même en l'entourant d'un halo lumineux discursif, imagé et sonore, d'ordre intermédial. Christian Bobin participe à cette esthétisation du réel en en soulignant

---

<sup>13</sup> Edwards, Michael, *De l'émerveillement*, Paris, Fayard, 2008, p. 158.

<sup>14</sup> *Ibid.*

la beauté. Ainsi, il modifie le regard que pose le lecteur pose sur sa réalité et le réconcilie avec celle-ci.

L'émerveillement permet donc de dépasser le quotidien. Et cela implique, chez Bobin, l'écriture poétique qui, par ses modes d'action et ses effets, fait passer le réel du côté de l'imaginaire. Comme le souligne Sandrina Joseph,

[...] la banalité [...] devient ici voie d'accès privilégiée aux profondeurs du sujet, à l'impalpable mouvance du tissu relationnel, aux lentes et silencieuses modalités de constitution de l'être ensemble et à leurs aléas. Plutôt que de refermer le monde sur lui-même, elle l'ouvre à une transcendance. Et, dans cette multiplicité de significations, il faut peut-être entendre la vitalité et la pluralité des espaces et des imaginaires romanesques contemporains<sup>15</sup>.

La banalité, donc, comme la porte ouvrant sur un chemin menant à l'imaginaire, à la profondeur de l'être et à un « au-delà ». Bobin transforme le monde banal grâce à son écriture, permettant ainsi au lecteur d'atteindre une zone de l'imaginaire où la vie transcende ses propres limites.

---

<sup>15</sup> Sandrina Joseph, « Introduction », *Révéler l'habituel*, Paragraphes, 2009, p.111.

## Le récit poétique

L'émerveillement, oui, mais le contexte littéraire dans lequel Bobin le fait naître est plus ou moins clair. La critique a du mal à définir l'approche de Bobin, probablement parce qu'il oscille entre plusieurs genres littéraires. En effleurant au passage le roman, la nouvelle et le poème, Bobin brouille les pistes. Il n'en reste pas moins que ses textes se présentent à nous comme des mosaïques ; fragmentaires, ils se composent de morceaux de pensées, de récits, d'idées qui se croisent, se mêlent, se complètent et se côtoient. On se trouve donc devant des pièces de textes en éclats qu'on a par la suite recollés, réassemblés. Entre les éclats et les soudures se cachent des fissures par où s'infiltré la tension poétique dans des œuvres qui ne sont ni romans ni poèmes ; à cheval entre les deux, elles sont toutefois poétiques. En effet, ses récits sont métaphoriques, et l'écriture est musicale, peu linéaire. Par exemple, dans *l'Homme-joie*, le récit d'une visite du musée se transforme rapidement en réflexion métaphorique sur les tableaux et l'impact de l'art sur la vie, réflexion qui dérive sur le sens de l'humanité sans quitter le radeau de la métaphore. Découvrant une notice sur le musée et les tableaux de Soulages qu'il abrite, je ressors de l'hôtel et marche sous le bleu. Le musée a un museau sans histoire, harmonieux, posé, genre partita de Bach. Un pas à l'intérieur et je me vois perdu, assailli par les angles noirs et blancs peints au sol. Le hall, immense, est vide et caverneux comme un tombeau pillé. Je ne serais pas étonné qu'on me demande de laisser mon âme au vestiaire. On m'explique le sens de la visite. J'écoute si attentivement que je ne comprends rien. Je vais au hasard. En haut du ciel, dernier étage, les peintures de Soulages.

Ce qu'on voit nous change. Ce qu'on voit nous révèle, nous baptise, nous donne notre vrai nom. [...] Les tableaux sont de grandes bêtes vivantes allongées, un peu engourdies d'être là. Une lumière d'or

blanc bat leurs flancs. [...] Je ne sais que faire devant elles qui ruminent les herbes noires de l'éternel.<sup>16</sup>

Dans ce passage, l'intermédialité passe d'abord par des références à la peinture (Soulages) et à la musique (Bach). On remarque la valse entre le réel et l'imaginaire, entre le simple regard et l'émerveillement. Le bleu figurant le ciel annonce déjà quelque chose de grand. En effet, la synecdoque laisse comprendre que le ciel n'est pas qu'un élément naturel, mais aussi un élément infini qui dépasse les confins du réel. On comprend aussi que des ampoules éclairent les toiles, mais Bobin les présente comme des jets d'or blanc, posant de ce fait un halo autour d'elles et autour de ses propres mots. Bobin, en parlant du « museau » du « musée » joue non seulement sur la musicalité de l'écho, mais invite aussi le lecteur à voir, déjà, dans cette présentation liminaire, le corps d'une bête qui se dessine. Et, figurant les toiles, les bêtes reviennent, accédant, dans la noirceur des herbes, à l'éternel. La métaphore animale change le regard sur le musée et les tableaux en y insufflant la vie – une vie sortie du temps et du réel. Cette vie animale caractérisant les peintures de Soulages transcende la vie commune et prend le dessus sur la mort représentée par la comparaison du hall muséal à un « tombeau pillé ». Par contraste, l'image des « grandes bêtes » prête vie aux toiles de Soulages, qui se trouvent, dès lors, réenchantées.

Qu'entend-on toutefois par « récit poétique » ? Il s'agit en effet d'une notion qui mérite qu'on s'y attarde. Jean-Yves Tadié propose une définition englobante, présentant le récit poétique comme un récit empruntant au poème ses moyens d'action et ses effets. De ce

---

<sup>16</sup> Christian Bobin, *l'Homme-joie*, L'Iconoclaste, 2012 p. 31-32.

fait, le récit poétique délinéariserait le temps du récit, dès lors définit par l'attente et l'ellipse<sup>17</sup>. On comprend alors que le récit poétique favorise l'émerveillement parce que le temps se trouve délivré de ses balises réelles ; le temps s'arrête et se détache du vecteur formel de l'histoire qui, dans le roman, prime. Le récit poétique permet donc de s'attarder autrement aux éléments que la machine romanesque nous aurait empêchés de voir. Et c'est exactement ce que fait Bobin lorsqu'il écrit :

J'imagine quelqu'un qui entre au paradis sans savoir que c'est le paradis. Il a des inquiétudes, des projets. Il est très occupé. Un bruit de fer, un cliquetis d'épées l'accompagne. C'est si banal, la guerre. Et puis tout d'un coup il y a une lumière de neige sur un étang, et un oiseau aux ailes d'or fracasse les murailles du monde. C'est quelque chose d'inespéré. Quelques secondes suffisent, n'est-ce pas, pour vivre éternellement.<sup>18</sup>

Devant la lumière, Bobin s'arrête. Le récit, lui, se pose quelques secondes et semble accéder à l'éternel. Le temps suspendu est aussi celui de la fulgurance, qui saisit et émerveille. En observant, en écoutant ce qui est banal pour quiconque ne s'y arrête pas, Bobin trouve la lumière, une lumière nouvelle, violente, de l'ordre de la révélation qui transfigure le monde.

Dans cette partition aux mouvements variés et aux pauses nombreuses, Bobin fait naître des personnages plutôt symboliques, voire allégoriques qui, en passant du récit linéaire à la poésie, deviennent porteurs de messages et de réflexions. De ce fait, les personnages deviennent les symboles d'idées à transmettre. C'est ce qui arrive dans le chapitre « L'irrésistible » alors que la banale histoire d'un musicien devient un prétexte pour parler

---

<sup>17</sup> Propos rapportés par Alexandru Luca dans « Le récit poétique », publié par Universitea Petru Maior, 2010, p. 202-203.

<sup>18</sup> Christian Bobin, Op. cit., p. 15-16.

d'un sujet bien plus vaste. Sans délimitation, sans avertissement, le récit glisse vers la métaphore et entraîne le lecteur dans la spirale d'une réflexion sur la force de la musique. La description de ce phénomène dépasse donc la narration de l'histoire ; elle part du visible et de l'audible pour sortir d'un cadre réaliste et muer les émotions esthétiques en force d'émerveillement échappant aux lois du temps.

## La voix comme point de tension dans l'écriture de l'émerveillement

La voix du narrateur, chez Bobin, se mêle aux voix des personnages dont les idées se croisent entre les époques et les lieux. L'émerveillement naît donc de la dynamique intermédiaire alors que l'écriture remodèle la voix en produisant des effets de subjectivité qui mobilisent le jeu du sens. La voix peut alors être considérée comme une part importante de la virtuosité du texte, les chapitres se donnant à lire comme des « voix » et s'insérant dans de larges sections d'un œuvre qui s'affiche en termes de « mouvements »<sup>19</sup>. Ces voix multiples renvoient à des personnages distincts, qu'elles incarnent, mais elles sont aussi différenciées grâce à des graphies différentes. Johanne Villeneuve propose à ce sujet une analogie habile à propos de la voix. Elle associe l'écrivain au Chaman, qui passe les récits entre les êtres et les esprits, entre les vivants et les morts. Il emprunte différentes voix – parfois la sienne, parfois d'autres – pour transmettre la pensée, l'imaginaire et la réflexion au-delà des frontières temporelles qui nous limitent. L'écrivain tient alors un rôle de médiateur que Villeneuve décrit comme celui qui permet le passage entre le monde des morts et celui des vivants, entre la pensée et le concret, entre le réel et l'irréel.<sup>20</sup>

Bobin, dans cette dynamique intermédiaire, se pose en effet comme médiateur qui fait circuler les idées entre les univers et utilise la poésie pour faire passer, par la voix, le réel à un niveau d'enchantement par delà les limites matérielles. Rappelons que la voix doit être

---

<sup>19</sup> Farah Aïcha Gharbi (2009). *Intermédialité littéraire dans quelques récits d'Assia Djebar*, (Thèse de doctorat, Université de Montréal), p. 106.

<sup>20</sup> Johanne Villeneuve, *op. cit.*, p. 15.

envisagée de manière désincarnée, débordant « les frontières du sujet, de l'énonciation et même de la discursivité, incarnant une présence sensible du récit<sup>21</sup>». Chez Bobin, la voix contribue au réenchancement du monde ; elle met en relation des fragments de réels qu'elle polit et éclaire de façon telle qu'ils apparaissent neufs. La voix permet de faire chanter le monde à nouveau, de lui redonner la mélodie perdue dans les dédales du quotidien. Ainsi en va-t-il des tableaux de Soulages vus plus haut, qui apparaissent comme « de grandes bêtes vivantes<sup>22</sup> ». Et si la voix peut jouer un rôle dans l'émerveillement, c'est qu'elle côtoie l'art, la musique et la religion qui sont, par leurs représentations matérielles comme par leur influence sur l'écriture, des manières de dépasser la finitude, de réveiller une panoplie d'émotions et de « communier » à travers elles. Lorsque le narrateur observe les peintures de Soulages, l'écriture est habitée par le visuel ; quand il écoute Bach, c'est le son qui prend toute la place. Entendre la musique, voir la peinture, percevoir le sens de l'art sont, pour Bobin, des raisons de s'émerveiller et des moyens de partager l'émerveillement avec ses lecteurs. Parce que quand la musique de Bach envahit le réel, elle transporte ailleurs, au même titre que les toiles, comme les métaphores, font voyager. La musique et l'art, chez Bobin, s'immiscent dans l'écriture pour réenchancer le monde.

---

<sup>21</sup> Farah Aïcha Gharbi, *Op. cit.*, p. 98.

<sup>22</sup> Christian Bobin, *Op. cit.*, p. 31-32.



## La mémoire au service de l'émerveillement

Dans *Le sens du récit*, Marie-Pascale Huglo fait état de l'aspect intermédial de la mémoire dans le roman : « La mémoire, affirme-t-elle, mêle diverses marques discursives, empreintes génériques, emprunts culturels et qualités médiatiques dans un même récit dont l'épaisseur se trouve là par ressaisie.<sup>23</sup> ». Autrement dit, la mémoire culturelle permet au narrateur ou aux personnages de convoquer les différents discours et médias qui construisent les souvenirs. En effet, Bobin fait souvent appel à une mémoire culturelle largement partagée ; il fait référence aux classiques, comme la musique de Bach, et à des artistes reconnus comme Soulages, considéré comme un maître de la peinture contemporaine. Il s'assure ainsi que son discours soit reçu par le plus grand nombre possible et que ses idées ne s'inscrivent pas trop en marge d'une culture partagée. Mais la mémoire fait sa place, dans les récits, de différentes façons. Dans *L'Homme-joie* de Bobin, comme dans plusieurs autres titres de l'auteur, deux éléments reliés à la mémoire ressortent davantage : les ruines mémorielles ou les souvenirs ainsi que la mélancolie, qui s'illustre souvent par l'épiphanie venue de réflexions sur le passé ou encore de comparaisons entre le passé et le présent. La mémoire participe donc à la construction du récit, mais le récit participe lui-aussi à bâtir une mémoire future en laissant des traces textuelles et médiatiques.

Le narrateur, chez Bobin, est conscient du lien qu'entretient la mémoire avec les médias, en particulier les médias artistiques, puisqu'en plus de rattacher beaucoup de ses

---

<sup>23</sup> Marie-Pascale Huglo, *Le Sens du récit. Pour une approche esthétique de la narrativité contemporaine*, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Perspectives », Villeneuve-d'Ascq, 2007, p. 34.

souvenirs aux œuvres littéraires, picturales ou musicales et aux appareils s'y rattachant, il s'interroge sur leur pérennité ou sur leur caractère éphémère. Il se rapproche ainsi de la présentation du sujet médiatique proposée par Mariniello :

Le sujet intermédiatique est conscient de la différence de son regard et, plus précisément, des médiations du regard et de l'écoute, du fait que sa mémoire est de plus en plus inséparable de celle des médias. C'est à partir de cette conscience qu'il questionne le système de règles éthiques et cognitives déjà existant ainsi que la construction de sa propre image<sup>24</sup>.

Dans le récit poétique et fragmentaire qu'est *l'Homme-joie*, la mémoire se présente sous forme de ruines d'un passé dans un regard présent, comme si le narrateur se promenait entre les souvenirs et que ces derniers guidaient ses réflexions sur le présent et l'avenir. Parfois, les ruines mémorielles sont concrètes puisqu'elles font référence à des objets du passé auxquels le narrateur attribue un caractère éphémère. Prenons pour exemple l'extrait suivant :

Pendant des années, le jeune homme austère arrive dans votre maison, emmenant avec lui son piano, sa chaise et sa manie de chantonner par-dessus les notes, de laisser traîner, par-dessus une musique saisie de perfection, le négligé d'une voix, le brouillon d'un souffle. Vous l'écoutez sur des appareils plutôt rudimentaires qui se détraquent un à un. D'abord le petit poste dans la cuisine, ensuite le magnétophone dans la grande salle. Le radio-réveil résiste encore, mais pour combien de temps. Vous laissez aller, vous laissez faire. Vous êtes avec ces appareils comme avec le reste de votre vie : vous ne cherchez surtout pas à réparer, à revenir à un état antérieur des choses, à un paradis des premiers temps<sup>25</sup>.

---

<sup>24</sup> Silvestra Mariniello, « Commencements », *Intermédiatités*, n. 20, 2012-2013, p. 40-41.

<sup>25</sup> Christian Bobin, *op. cit.*, p. 47 à 48.

Cet exemple est d'autant plus pertinent qu'il réfère à différents dispositifs médiatiques qui mettent en valeur la musique et la voix dont nous avons parlé précédemment. Un peu plus loin dans le roman, le narrateur dit : « Un jour, je serai sous deux mètres de silence et je me souviendrai d'elle. »<sup>26</sup> La mémoire de l'être cher ici semble résister au silence qui enterre l'homme. Entre deux êtres que la mort a séparés, la mémoire vit toujours ; elle s'en trouve réenchântée, transgressant les lois du vraisemblable. Encore plus loin, on lit : « J'ai au bord des lèvres le nom de celle avec qui j'allais sur cette route, il y a vingt ans. Les arbres qui se souviennent de son rire font pleuvoir sur son fantôme des taches de couleurs chaudes. »<sup>27</sup> La mémoire est beaucoup plus picturale dans ce cas-ci, rappelant la peinture et la photographie. L'association étonnante de la pluie avec les couleurs chaudes est un autre exemple intéressant de réenchântement ; la pluie, dans l'élan du souvenir, devient chaleureuse et les arbres dotés de mémoire communiquent avec le fantôme. La relation entre la voix et l'image est d'autant plus forte qu'elle fait d'une simple route une raison de s'émerveiller, de ranimer le souvenir de celle qui est passé par là.

Chez Bobin, la mémoire est souvent transportée par la mélancolie du narrateur qui rêve tristement à son passé envolé, aux gens disparus, à la nature démolie, à sa jeunesse évaporée. La mélancolie se fait surtout ressentir dans l'écriture poétique qui rappelle le rêve. Toutefois, le narrateur dit clairement, au début du livre : « J'ai passé ma vie à lutter contre la persuasive mélancolie<sup>28</sup> ».

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p.17.

Paradoxalement, la mélancolie et les retours dans le passé qu'elle impose permettent au narrateur de vivre de nombreuses épiphanies. Il arrive ainsi à des réflexions lumineuses sur la vie :

De cet éblouissement avaient jailli des centaines de lettres et de carnets. Les mots que j'écrivais étaient comme les petits moulins que les enfants tiennent dans leur main, dont le vent brasse les ailes colorées. J'écoutais battre le tambour du cœur. Je sentais sur ma joue la main du soleil : un seul printemps et c'était tous les printemps, une seule seconde de vie et la vie était vécue dans sa totalité<sup>29</sup>.

Ici, le narrateur s'éblouit devant l'amour qui entre dans sa vie. La femme et sa robe blanche font naître en lui une émotion telle qu'elle lui permet de voir le printemps, cette saison de la renaissance, comme la totalité d'une vie. La voix du personnage mobilise la visualité et la musicalité du souvenir pour arrêter le temps et s'émerveiller devant la vie. Là où, dans les larmes, on voit la tristesse, Bobin nous fait remarquer que les gouttes d'eau reflètent la lumière, brillent et mettent en valeur le visage.

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p.60.

## CONCLUSION

On voit en quoi, par ses récits poétiques, Bobin contre le désenchantement qui habite la littérature contemporaine. Il renvoie à plusieurs médias qu'il fait entrer en relation avec la voix pour créer une virtualité poétique sans pareil. Les médias évoqués et convoqués dans ses récits réenchangent le monde et la mémoire de ce qui s'est perdu, la voix du texte permettant de chanter à nouveau, de voir différemment la vie qui s'offre à nous. « C'est ma réponse au sans réponse, écrit-il, mon contrechant, un bruit d'ailes dans le feuillage du temps.<sup>30</sup> » L'émerveillement, qui fait scintiller les textes de Bobin, dans un jeu d'images et de références culturelles, attache l'homme à l'enfance intérieure, à laquelle il attribue une grande pureté. C'est cet esprit enfantin que Bobin transmet à l'adulte dans ses textes, en prenant des éléments du quotidien de l'adulte et, en les polissant, en les remettant à hauteur d'enfant, à hauteur de merveille simple. Cela consiste donc en une façon, pour l'auteur, de réconcilier l'homme avec sa réalité concrète et spirituelle, en changeant sa perception des choses. L'émerveillement permet l'écriture, l'écriture permet l'émerveillement; c'est aussi ça, l'effet Bobin.

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 62-63.

# BIBLIOGRAPHIE

## I. CORPUS PRINCIPAL

Bobin, Christian. *l'Homme-joie*, L'Iconoclaste, 2012, 180 p.

## II. CORPUS SECONDAIRE

Bobin, Christian, *La Grande vie*, Paris, Gallimard, 2014, 121 p.

Bobin, Christian, *L'épuisement*, Gallimard, Folio, 2015, 96 p.

## III. CORPUS CRITIQUE

### 1. À propos de Christian Bobin

Busnel, François. « Christian Bobin, le poète », *L'Express Culture*, 6 mars 2014.

Comte-Sponville, André, « Christian Bobin, poète », *Libération*, 5 mai 1987.

Deschênes, Marjolaine, *Vérité herméneutique de la parole poétique*, (Mémoire de maîtrise), Université du Québec à Trois-Rivières, 2006, 161 p.

Deschênes, Marjolaine. *Identité narrative et temporalité chez Christian Bobin. L'écriture du care comme réplique poétique au désenchantement*, (Thèse de doctorat), Université de Montréal, 2011, 394 p.

Duval, Isabelle, « Christian Bobin : rencontre avec l'envers du monde », *Québec français*, numéro 128, 2003, p. 30 à 32.

Pobel, Didier, « Bobin comme Bobin ou tentative de portrait d'un virtuose de l'évidence de dire », *Nouvelle revue française*, n° 452, septembre 1990, p. 73 à 75.

Sasseville, Michel, « Christian Bobin : Visage de l'enfance ou de la résistance au soleil », *Childhood and Philosophy*, 2008, numéro 8, p. 5 à 11.

Tralongo, Stéphanie, « Christian Bobin et les infortunes de la critique littéraire. Conséquences de l'hétérogénéité des indicateurs de position dans le champs littéraire sur la réception médiatique de l'oeuvre de Christian Bobin. », *Sociologie de l'Art*, 2004/2 OPuS 4, p. 89 à 122.

## **2. À propos de l'émerveillement**

Déom, Laurent, « Rituauté De l'émerveillement », *Les Lettres Romanes*, vol. 67, numéro 1, 2013, p. 31 à 44.

Edwards, Michael, *De l'émerveillement*, Paris, Fayard, 2008, 287 p.

Maulpoix, Jean-Michel, « Le désastre et la merveille », *La Quinzaine littéraire*, 16 janvier 1987, p. 8 à 9.

## **3. À propos de l'esthétisation du quotidien**

De Certeau, Michel. *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 1990, 416 p.

Joseph, Sandrina, dir., *Révéler l'habituel. La banalité dans le récit littéraire contemporain*, Paragraphes, 2009, 157 p.

Senk, Pascale (propos recueillis par), « Dans le banal, je vois des miracles », *Psychologies*, n° 273, avril 2008, p. 96 à 102.

## **4. À propos du récit poétique français contemporain**

Coyault-Dublanchet, Sylviane (éd. p.), « Le Récit poétique contemporain. Dossier », *Lendemains*, numéro 20, 1995, p. 78 à 79.

Luca. Alexandru. *Le récit poétique*, publié par Universitea Petru Maior, 2010, p. 201 à 205.

Mercier, Andrée, « Poétique du récit contemporain. Négation du genre ou émergence d'un sous-genre? », *Voix et Images*, numéro 23, 1998, p. 461 à 480.

Riffaterre, Michael, *Sémiotique de la poésie*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, 253 p.

## **5. À propos de l'intermédialité**

Besson, Rémy. « Prolégomènes pour une définition de l'intermédialité à l'époque contemporaine », *HAL – archives ouvertes*, 2014, [hal-01012325v2], 25 p.

Despoix, Philippe. « Questions et hypothèses à partir des systèmes d'écritures : remédiation ou plurimédialité? », *Intermédialités*, n. 6, 2005, p. 95 à 106.

Gharbi, Farah Aïcha. *Intermédialité littéraire dans quelques récits d'Assia Djébar*, (Thèse de doctorat, Université de Montréal), 2009, 435 p.

Huglo, Marie-Pascale. « Le secret du raconteur », *Intermédialités*, n. 2, 2003, p. 45 à 62.

Marie-Pascale Huglo, *Le Sens du récit. Pour une approche esthétique de la narrativité contemporaine*, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Perspectives », Villeneuve-d'Ascq, 2007, 184 p.

Mariniello, Silvestra. « Commencements », *Intermédialités*, n. 20, 2012-2013, p. 33 à 48.

Méchoulan, Éric. « Intermédialités : le temps des illusions perdues. » *Intermédialités*, numéro 1, printemps 2003, p. 9 à 27.

Routhier, Élisabeth. *L'intermédialité du texte littéraire, Le cas d'Océan mer, d'Alessandro Baricco*, (Mémoire de maîtrise, Université de Montréal), 115 p.

Villeneuve, Johanne. « Intermédialité, cinéma, musique », *Intermédialités*, n. 2 : raconter, 29 p.



